

# LE DERNIER YOUGOSLAVE

Timothée Demeillers



Photos : Elsa Bailhache et Mikaël Lefrançois

Timothée Demeillers a plongé tout habillé dans la poudrière des Balkans. Il a rencontré Albert, 84 ans, un Serbe de Croatie, dont la vie a été rythmée par la folie des hommes de son temps. Le vieil homme, qui a vécu en France, voudrait être Yougoslave. Mais comment faire, quand ses voisins tracent des frontières en pots de fleurs dans la cour des écoles maternelles ?



**U**ne petite pension le long du Danube, aux confins de la Croatie, dans la ville frontalière de Vukovar, porte le nom romantique de Vila Rosa. La villa rose. Pourtant, la peinture n'a jamais dû être terminée parce que c'est plutôt un bloc de béton gris auquel le visiteur est confronté. Comme si le nom pouvait embellir la demeure ou faire surgir un peu de couleur dans la grisaille omniprésente.

Nous y séjournons pour la réalisation d'un film documentaire sur la jeunesse de la ville et les conséquences des guerres balkaniques sur les mentalités. Quelques jours après notre arrivée, Vladimir, le gérant, nous interpelle : « Vous êtes Français, vous devriez faire la connaissance de Monsieur Albert. C'est un Français comme vous. Le Français de Vukovar. Il aura des tas d'histoires à vous raconter. Il a eu une drôle de vie. Une vie difficile. Il vous la narrera mieux que moi. » Vladimir refuse d'en ajouter plus. Sans attendre notre accord, il se saisit de son téléphone et compose le numéro de son ami. Albert, d'une voix hésitante, nous propose de passer chez lui le lendemain. Il est trop âgé pour sortir, mais il est ravi de pouvoir pratiquer son français, parce que « ça se perd, ces choses-là ».

Pour se rendre chez Albert, il faut suivre cahin-caha une petite route cabossée longeant une ancienne voie de chemin de fer depuis longtemps

abandonnée. Au bord de celle-ci sont campées quelques tavernes misérables servant la traditionnelle cervoise Osiječko à une clientèle de mâles désœuvrés. On se retrouve rapidement plongé dans un quartier de maisons en briques toutes identiques, qui amènent le promeneur à se demander comment l'autochtone enivré parvient à retrouver la bonne porte. Peut-être au nombre d'impacts de balles et d'obus qui parsèment les façades de ce quartier ouvrier et renforcent la morosité ambiante.

Un panneau annonce : « Bienvenue à Borovo Naselje ». Borovo Naselje ? Une banlieue à quelques kilomètres au nord-ouest de Vukovar, qui abrita jusqu'en 1991 la prestigieuse usine de chaussures de Borovo. C'était avant la guerre, avant l'anéantissement quasi total de Vukovar par les armées serbes et avant que cette zone urbaine ne devienne la cité martyre des nouveaux gouvernements croates, jamais pressés de reconstruire les reliquats de bâtiments en ruine.

Bien accroché à l'encadrement de sa porte, ses lunettes fumées aux yeux, Albert nous reçoit dans son petit chez-soi, encore habité par l'ombre de sa femme récemment emportée par un cancer foudroyant. Ça fait longtemps qu'il nous attend. Son chat grassouillet, Kiko, se frotte aux pattes des invités, tandis qu'il sort triomphant une bouteille de rosé d'un placard en formica malgré l'heure matinale. « C'est du vin croate, sûrement pas aussi bon qu'une bouteille d'anjou, mais on verra. Je la gardais pour une occasion spéciale, alors ce sera aujourd'hui ! ».

La teinte éclatante et l'aspect légèrement pétillant du pinard qu'il sert généreusement dans de ro-

Pour se rendre chez Albert,  
il faut suivre cahin-caha  
une petite route cabossée  
longeant une ancienne voie  
de chemin de fer depuis  
longtemps abandonnée